Boundaries in the Eighteenth Century

Frontières au dix-huitième siècle

edited by / sous la direction de
Pasi Ihalainen *et alii*

International Review of Eighteenth-Century Studies (IRECS)
Revue internationale d'études du dix-huitième siècle (RIEDS)
Vol. 1

Finnish Society for Eighteenth-Century Studies
Société finlandaise d'étude du dix-huitième siècle
&
International Society for Eighteenth-Century Studies
Société internationale d'étude du dix-huitième siècle

Table of contents
Table des matières

Introduction: boundaries in the eighteenth century
Pasi Ihalainen 1

Introduction : frontières au dix-huitième siècle
Pasi Ihalainen 9

THE LIMITS OF THE ENLIGHTENMENT
LES LIMITES DES LUMIÈRES

Conscience and police in the *Bibliothèque raisonnée des savans de l'Europe*
Petter Korkman 19

Determinism/spinozism in the radical Enlightenment: the cases of Anthony Collins and Denis Diderot
Charles T. Wolfe 37

La place des populations sibériennes et subarctiques dans les nouveaux découpages de champs de savoir, d'Iselin à Meiners
Gérard Laudin 53

Des Lumières sans limites ?
Jean Mondot 69

THE MEANING OF FRONTIERS IN VARIOUS PARTS OF EUROPE
LA SIGNIFICATION DES FRONTIÈRES DANS DIFFÉRENTES PARTIES DE L'EUROPE

La Méditerranée : une frontière ? Le cas de Naples au XVIII[e] siècle
Anna Maria Rao 91

From a political border to a pre-national frontier: the construction of divergence between Russia and Sweden in eighteenth-century eastern Finland
Joachim Mickwitz 109

TABLE OF CONTENTS / TABLE DES MATIÈRES

Frontières politiques, frontières linguistiques : les Pays Roumains au XVIII^e siècle
Ileana Mihăilă 121

L'historiographie des Bulgares au XVIII^e siècle : frontières mentales
Raïa Zaïmova 133

THE MULTIPLE MEANINGS OF LINGUISTIC AND LITERARY BORDERS AND BOUNDARIES
SENS MULTIPLES DES FRONTIÈRES ET LIMITES LINGUISTIQUES ET LITTÉRAIRES

La langue française en Europe centrale – pas de frontières ?
Milena Lenderová 143

La transgression des frontières dans les récits des voyageurs suédois au XVIII^e siècle
Charlotta Wolff 153

La question des frontières au XVIII^e siècle : approche esthétique, approche littéraire
Teresa Kostkiewiczowa 167

British women writers crossing the boundaries: straying, migration, and trespass
Isabel Grundy 179

The contributors – Les auteurs 195

Raïa Zaïmova

L'historiographie des Bulgares au XVIII^e siècle : frontières mentales

Le dix-huitième siècle balkanique constitue le début de la modernité pour les peuples assujettis au pouvoir du sultan ottoman. Les Bulgares en font nécessairement partie. L'historiographie bulgare et étrangère de nos jours met l'accent sur l'apparition de l'œuvre du moine Païssij du monastère de Chilendar (1762), et sur la propagande verbale et nationale de celui-ci à travers l'histoire pour démontrer le début du processus de l'Éveil national. Le zèle de ce moine orthodoxe est largement connu dans la société bulgare du XIX^e et du XX^e siècle. Toutes les chroniques, demeurées à l'époque dans la plupart des cas à l'état manuscrit et émanant de Bulgares orthodoxes et catholiques, sont considérées comme des versions ou des interprétations de l'histoire de Païssij. Mais à part ce stéréotype bien défini, seuls les écrits des catholiques font preuve d'indépendance du point de vue de l'historicité.

Dans les lignes suivantes j'essayerai, à la lumière de quelques exemples, de suivre l'évolution de l'historiographie provenant de la plume des Bulgares et pour les Bulgares dans le contexte européen du dix-huitième siècle, pour tracer l'existence ou l'inexistence de frontières mentales dans la compréhension de l'histoire bulgare.

D'abord, j'aimerais mentionner que celle de l'époque médiévale est construite surtout à partir de sources étrangères : grecques, latines, arabes, osmano-turques. Après les invasions ottomanes et la désorganisation des États balkaniques (XIV^e–XV^e siècles), l'Europe occidentale fait ses premiers pas dans l'historiographie moderne notamment grâce au grand nombre de

manuscrits, surtout byzantins, apportés des Balkans. Ainsi, l'histoire bulgare du Moyen Âge apparaît dans les écrits occidentaux. Les originaux grecs ou leurs traductions s'ajoutant aux chroniques latines occidentales forment le fond principal de sources que les hommes de lettres en Occident utilisaient pour l'histoire de l'Empire romain d'Orient et de ses voisins. Évidemment la Bulgarie, faisant partie du monde oriental et européen à la fois, apparaît dans son histoire euro-asiatique dans les ouvrages des humanistes et dans ceux de l'époque des Lumières. Ceux-ci s'intéressent par tradition à l'histoire universelle ou à l'histoire de Rome et de Constantinople, de même qu'à l'histoire des pontifes[1].

Le passé médiéval bulgare, entre le VII^e^ et le XIV^e^–XV^e^ siècles, est présenté d'une manière intégrale dans l'ouvrage du ragusain Mauro Orbini, intitulé *Il regno degli Slavi* (1601) et dans l'*Historia Byzantina* de l'érudit français Charles Dufresne Du Cange (1680). Quoique ces deux auteurs ne partagent pas les mêmes idées, leurs écrits sont importants pour l'interprétation de l'histoire bulgare : Orbini est largement connu en Russie et dans les Balkans et exploité pour ses idées servant la cause des Slaves et partagées au XVIII^e^ siècle par le moine bulgare Païssij, tandis que Du Cange qui n'a pas de parti pris pour l'histoire des peuples balkaniques, demeure peu connu hors de France. En bref, ce sont des ouvrages d'histoire nationale bulgare, créés par des étrangers qui avaient des connaissances littéraires.

En même temps, pendant la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, un Bulgare catholique, élève des collèges italiens (puis archevêque à Sofia), nommé Petăr Bogdan, rédige en italien une brève histoire de son pays. Etant donné que son manuscrit est resté sur place, à Rome, il a connu un public restreint[2]. En général, le contenu de son œuvre a pour base des sources occidentales combinées avec les témoignages de l'auteur, de ce qu'il a vu et connu dans sa région natale de Ciprovatz en Bulgarie de l'Ouest. La combinaison des sources littéraires et de l'expérience sur place donne une image spécifique des terres bulgares. Le récit de Bogdan touche de près la communauté des catholiques et s'oppose à celle de ses compatriotes orthodoxes, considérés comme « hérétiques » et « schismatiques ». Son récit révèle un stéréotype bien défini et toujours actuel : l'ethnonyme « Bulgare » est relatif aux orthodoxes et aux « autres ». La catégorie de « nous » est adressée à la grande

1. Raïa Zaïmova, « L'histoire bulgare entre l'Orient et l'Occident », dans *Études balkaniques* (Sofia), 1997, 2, p. 31–43.

2. Borislav Dimitrov, *Petăr Bogdan Bakshev. Bălgarski politik i istorik ot XVII vek* [*Petăr Bogdan Bakchev. Politicien et historien bulgare du XVII^e^ s.*] (Sofia, 1985).

famille des catholiques sans distinction de nationalité. Le « nous » est toujours vu d'un côté positif et dépasse la basse culture de l'« autre », illettré ou peu lettré.

Toujours dans le milieu catholique bulgare, les franciscains de Transylvanie Blasius Milli et Blasius Kleiner procèdent, la plume à la main, à la rédaction d'ouvrages historiques. Celui de Milli date des années 1740 et comprend une brève histoire de l'évêché de Béchénov où le passé bulgare du Moyen Âge est présent[3]. C'est un manuscrit de 20 pages seulement. L'ouvrage de Kleiner, intitulé « Histoire de la province de Bulgarie », est très grand et comprend trois volumes. Le franciscain avait passé toute sa vie dans les monastères de Transylvanie, entouré de Bulgares catholiques qui s'y étaient réfugiés après l'insurrection contre le pouvoir ottoman de 1688. À la suite de ces événements, un grand nombre d'habitants de cette ville et de la région située dans le nord-ouest, non loin du Danube, avaient pris le chemin de l'exil en Valachie, au Banat et en Transylvanie, c'est à dire hors des territoires ottomans.

La volumineuse *Histoire* de Kleiner, rédigée en latin sous le titre général d'*Archivium tripartitum* date de 1761–1776. La première partie comprend l'histoire des deux royaumes bulgares consécutifs dans les Balkans et le patronage de Saint François d'Assise qui devient le défenseur de la foi chrétienne contre les infidèles (c'est à dire contre l'Islam), contre les hérésies et le protestantisme. Blasius Kleiner a repéré un grand nombre de sources narratives (grecques et latines), ainsi que des ouvrages humanistes de l'Occident. Son récit, toujours conforme aux sources auxquelles il avait puisé, est dépourvu d'ornementation et de remodelage.

Il est intéressant de constater que la première partie s'arrête au moment de la prise de Constantinople en 1453. Mais la désorganisation de Byzance ne s'avère pas décisive pour le déroulement des événements dans les Balkans et en Europe en général. Le franciscain reprend son récit par la formation d'une custodie en 1366, au temps du roi Layoch Ier, et par le développement de la province bulgare des franciscains jusqu'au XVIIIe siècle. Plus l'auteur avance sur l'échelle de la chronologie, plus son récit s'améliore par les témoignages des Bulgares catholiques qui avaient vécu la tragédie de Ciprovatz en 1688. Son exposé, très étendu, est parsemé de détails de tout ordre dans

3. Liubomir Guéorgiev, « Bălgarskata istoricheska pamet v sătchinenijata na trima douhovnitzi ot XVIII vek » [La mémoire historique bulgare dans les ouvrages de trois ecclésiastiques du XVIIIe siècle], dans « *Pari, Doumi, Pamet* » [*Argent, Paroles, Mémoire*] textes réunis par R. Zaïmova, N. Aretov (Sofia, 2004), p. 194–205.

le contexte des relations entre les Habsbourg et la Turquie, entre l'Orient et l'Occident[4].

Il est bien connu que les ordres catholiques à part leurs activités sur le plan théologique s'occupaient également de l'histoire des ordres mêmes et de leurs communautés en Europe. À l'exemple des Jésuites, initiateurs sur ce plan, les Frères mineurs en la personne du père Lucques Wadding rédigent les *Annales minorum* pendant la première moitié du XVII^e siècle. L'*Histoire des Bénédictins* de Mabillon du début du XVIII^e siècle représente un autre exemple de ce type. La conception générale de ces ouvrages correspond à celle du cardinal Baronius dans ses *Annales ecclésiastiques*. C'est une conception anti-protestante. Blasius Kleiner n'est qu'un continuateur de Wadding sur le plan chronologique et thématique. Il fait son apport dans les milieux catholiques d'Europe centrale, en abordant l'histoire bulgare dans le contexte franciscain.

En même temps, il faut remarquer que le texte de son premier volume est resté inédit jusqu'aux années 1970 – c'est à ce moment-là que les savants Karol Telbizov et Ivan Dujcev procèdent à sa publication en bulgare. La troisième partie a paru en 2000, toujours en traduction bulgare, et la seconde partie est en voie de préparation. En bref, l'histoire volumineuse de Blasius Kleiner a connu le même sort que l'ouvrage de Petăr Bogdan que je viens de mentionner ci-dessus. Cela veut dire que ces histoires qui traitent de la première à la dernière page l'histoire des Bulgares, rédigée par des catholiques, sont demeurées dans leur lieu d'origine et accessibles à un public restreint.

Après les invasions ottomanes dans les Balkans et sous le pouvoir des Turcs, les monastères demeurent les seuls foyers de culture. La littérature continue à traiter des sujets de religion, et les moines orthodoxes ne se penchent pas sur les problèmes de l'histoire. Il faut attendre l'année 1762, lorsque le moine orthodoxe Païssij rédige son histoire nationale, appelée *Istorija slavijanobălgarskaja*, c'est à dire *Histoire des Slaves et des Bulgares*. À cette époque paraissent encore d'autres ouvrages en bulgare consacrés au même sujet, mais ils sont dépourvus de l'idée de propagation d'un éveil national (par exemple, l'histoire de Zographou, celle de Spiridon, etc.). Ceux-ci ne franchissent pas les murs des monastères orthodoxes et demeurent, plus ou moins, dans l'ombre.

Il est à noter que dans son *Histoire* Païssij suit la succession des souverains bulgares du Moyen Âge jusqu'aux invasions ottomanes du XIV^e–XV^e siècles. Cet

4. *Chronika na bălgarskoto franciskanstvo (XIV–XVIII vek) săst. prez 1775 godina v gr. Alvintz ot Blasius Kleiner (Archivium tripartitum – III)* [*Chronique des franciscains bulgares (XIV^e–XVIII^e siècles) rédigée en 1775 dans la ville d'Alvintz par Blasius Kleiner (Archivium tripartitum – III)*] (Sofia, 1999).

ouvrage a eu plusieurs copies, versions et éditions. Dans l'une d'elles, le dernier chapitre est dédié à la création de l'alphabet par les frères Cyrille et Méthode et se termine par une liste des saints bulgares. Dans son exposé il cherche à éveiller la conscience nationale de ses compatriotes assujettis au pouvoir ottoman. La situation politique des Bulgares au XVIII^e siècle est son point de départ. Ce n'est qu'un début pour faire revivre les temps passés, l'histoire de la Bulgarie déjà vécue, mais restée dans l'oubli pour son peuple. Il se méfie non seulement des Turcs ottomans et des Grecs, mais aussi de tous les autres voisins, et en plus des Russes.

Dans son récit les « Latins » sont identiques aux catholiques et ce stéréotype s'oppose spécialement à l'orthodoxie bulgare. Païssij adresse aux soi-disant « Latins » qui font partie de la catégorie des « autres », étranges et lointains. On pourrait constater que cette étrangeté par rapport aux « Latins » est pareille à celle de Petăr Bogdan par rapport aux « Bulgares » orthodoxes. Mais pour repérer des témoignages dans les textes des catholiques sur l'histoire bulgare, Païssij trouve toujours un biais pour expliquer sa démarche. L'appellation « Mavrubir » et « un certain Mavrubir » pour le ragusain Mauro Orbini sonnent brutalement à l'oreille du lecteur[5]. Quoique Païssij n'éprouve pas de bons sentiments pour cet écrivain catholique, il reprend ses idées slavisantes, remodelées et quasi argumentées pour démontrer que ses compatriotes n'ont pas de parenté avec les Türcs d'autrefois et que le pouvoir étranger des Ottomans doit être rejeté au nom du national. Par cette position Païssij diffère sensiblement de Blasius Milli et de Blasius Kleiner, qui considèrent les Bulgares comme étant d'origine scythe et türque sans chercher à faire des interprétations au nom de quelque idée.

Une brève comparaison entre le moine orthodoxe Païssij et le franciscain Blasius Kleiner : il y a très peu de similitudes entre eux. Quoiqu'ils aient travaillé dans les mêmes années, mais isolés l'un de l'autre, les « Grecs » sont toujours mal vus dans leurs textes. Les stéréotypes des deux écrivains diffèrent les uns des autres, mais s'unissent dans l'interprétation des « Grecs », porteurs du Mal. Dans le récit de Kleiner, ceux-ci apprenaient aux Bulgares à être superstitieux, donc ne leur enseignaient pas la vraie foi catholique. Il n'y est pas question de l'orientation des Bulgares vers l'Église de Constantinople. Ainsi, Kleiner ne considère pas les orthodoxes comme Petăr Bogdan et son récit est dépourvu du stéréotype du « schismatique » – peut-être à cause du fait qu'il n'a pas vécu dans le même milieu que Bogdan[6]. Pour Païssij les voisins grecs s'avèrent sournois :

5. Païssij Chilendarski, *Istorija slavijanobălgarskaja* (Sofia, 1972), p. 26.
6. *Chronika*, p. 65, 73.

étant orthodoxes ils empêchaient, selon lui, par leur oppression brutale les Bulgares à se distancier spirituellement et moralement d'eux.

La source primaire qui unit Kleiner et Païssij est la chronique grecque de Zonaras (XI^e–XII^e siècles) – source connue en grec et en bulgare pour toute l'histoire balkanique – et les *Annales ecclésiastiques* de Baronius. En effet, le franciscain se réfère au texte latin et original du cardinal, tandis que Païssij demeure fidèle à l'adaptation russe, dont l'orientation pro-orthodoxe et pro-slave détermine son goût. Le moine de Chilendar procède à la lecture et au remodelage des sources guidé par une idée émotionnelle formulée d'avance. Son agitation dans l'esprit nationaliste est caractéristique pour le lettré orthodoxe qui cherche à exhorter ses compatriotes à sortir de leur léthargie, à prendre conscience de leur langue, de leur histoire, de leur rôle dans le passé et à s'opposer à la double emprise menaçant leur identité nationale : domination politique ottomane, domination religieuse et spirituelle grecque.

Par contre, le franciscain Kleiner suit de près les sources narratives qu'il élargit avec les témoignages oraux de ses contemporains et sur cette base il fait son commentaire d'érudit.

Ces deux niveaux dans l'historiographie portant sur l'histoire des Bulgares prouvent que la littérature des catholiques suit sa propre voie et son orientation idéologique et va de pair avec celle des orthodoxes bulgares au dix-huitième siècle. Ainsi se forment deux conceptions différentes relatant le passé du peuple bulgare. Grâce au grand nombre de copistes, l'œuvre de Païssij laisse une trace profonde dans l'historiographie nationale et moderne. Elle franchit les murs des monastères et devient connue également par les maîtres d'écoles et en général, par l'intelligentsia bulgare qui se forme déjà au début du XIX^e siècle. Et la première version de celle-ci, sous le titre de *Tzarstvenika* de Christaki Pavloviæ a paru en 1844 à Buda.

Le texte de Blasius Kleiner – au moins trois fois plus volumineux que celui du moine de Chilendar – ainsi que les quelques chroniques brèves des catholiques bulgares du XIX^e siècle demeurent connus uniquement dans leurs milieux d'Europe centrale et du territoire ottoman. Le manque de vulgarisation de ces derniers prouve que les histoires catholiques rédigées par des Bulgares ou pour les Bulgares sont, d'une part, le fruit d'un sentiment personnel et d'autre part, soumises aux besoins spirituels de Rome.

Le stéréotype catholique et le stéréotype orthodoxe forment une seule image, celle de l'histoire nationale. La frontière mentale entre les écrivains catholiques et les orthodoxes est évidente. Au XVIII^e siècle bulgare voisinent indépendamment deux courants européens dans l'historiographie. On se pose

la question en quoi consiste la « périphérie » bulgare dans le traitement de l'histoire.

Les écrits manuscrits des catholiques dépourvus de sentiments nationaux étaient connus et appréciés seulement dans leurs sociétés restreintes. Leurs relations avec l'historiographie des laïcs n'étaient qu'à base littéraire. Ainsi, on pourrait dire que ce côté catholique est resté voilé pour le grand public de lecteurs : le latin et l'italien n'étaient compréhensibles que pour un nombre limité de lecteurs. Cette société de lettrés et de lecteurs est demeurée isolée du développement européen moderne.

Sur un autre niveau des idées, on constate que le cas bulgare et orthodoxe s'est développé dans un cadre toujours restreint. Mais les publications d'*Istorija slavijanobălgarskaja* de l'époque, réalisées d'abord à Buda, et l'introduction de celle-ci dans l'enseignement bulgare contribuent à la transformation de ce côté en laïc et moderne. La périphérie balkanique faisant partie de l'Empire ottoman s'avère différente. Quoique l'histoire soit toujours rédigée par un représentant de l'Église, isolé des grands événements et courants idéologiques en Europe, le sentiment national y prédomine. Le passé glorieux des Bulgares du Moyen Âge n'est qu'un prétexte pour l'éveil de leur conscience nationale. De ce point de vue, cette « périphérie » demeure plus stable et son stéréotype d'historicité s'impose tout au long des années dans une société qui le reçoit presque sans critique.

Je n'ai abordé ici qu'un seul côté du traitement de l'histoire bulgare au XVIII^e siècle, celui qui est déterminé par des frontières mentales qui ont existé à l'époque et existeront tout en révélant une diversité culturelle.